

Mosta

Olivier Marcq



LIBRINOVA

Olivier Marcq

Mosta

© Olivier Marcq, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2553-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration © Clément Marcq

La plupart des personnages de ce roman ont bien existé. De même que les lieux qui y sont décrits. Les faits et événements cités se sont également produits mais pas strictement tels qu'ils sont présentés.

À ma mère

« Nous sommes les mots d'un grand récit, consigné quelque part,
mais nous sommes en quelque sorte responsables de nos conjugaisons. »

Zabor ou les psaumes, Kamel Daoud

I

Mostaganem, 15 mai 2006

Eloïne cherchait partout la trace de ses souvenirs. Sur le sable, sur les murs des maisons en parpaings, dans la poussière, dans le ciel, elle se demandait où se cachaient les preuves matérielles de ses rires d'enfant. Il était injuste que les joies de tant de personnes soient invisibles, uniquement présentes dans la mémoire de disparus ou d'absents. Il devait bien y avoir quelque part, là, sous ses pieds, un indice qu'elle ne voyait pas, caché sous une pierre, dans la fissure d'une façade, dans l'écho d'un souffle, qui laisse échapper un signe qu'ici plus qu'ailleurs, des gens ont été heureux.

II

« Ici, tia deux saisons : l'hiver et le 15 août ! », disait Amélie à propos de sa région d'accueil.

J'ai aussi toujours entendu sa fille cadette, Eloïne, se plaindre de ce ciel trop bas, de cette humidité qui atteint les os, de ces forêts trop vertes qui retiennent les nuages, de cet hiver sans fin qui passe si lentement, de cet été si rare qui passe si furtivement. Et ces gens tristes qui disent « bonjour entre les dents », remarquait-elle, qui ne sourient que lorsqu'ils se brûlent, aimables comme une porte de prison, à l'accent ingrat qui heurte l'oreille, qu'elle imitait si mal qu'on avait l'impression d'entendre un râle de canard agonisant. Tout était sinistre selon elle. Le décor, le temps, les visages. Sinistre et fade, comme les fruits et les légumes trop durs et sans saveur. Les couleurs s'étaient exilées. Chaque année, le début de l'automne annonçait l'entrée d'un long tunnel sans fin et sans issue de secours.

Originaires de la ville de Mostaganem, les Hernando ont atterri à Senlis, dans la région Picardie aujourd'hui disparue dans les Hauts-de-France. Comme tous les rapatriés, Eloïne regrettait son Algérie qui n'était plus la sienne, elle détestait cette France qui ne lui ressemblait pas ; amère de ne pouvoir se blottir dans les bras de son pays perdu qu'à travers ses souvenirs.

Ces exilés s'étaient installés dans leur grande majorité dans les villes du sud. Une fois leurs pieds noirs posés sur le sol de métropole, ils n'avaient pas forcément le luxe de prospecter tout le territoire. Ils sont restés là où ils ont posé leurs valises. Là où le climat leur était le moins étranger, rejoignant parfois de la famille déjà présente qui avait anticipé l'issue des « évènements ».

Sur un site internet, des rapatriés ayant vécu à Mostaganem y partagent des souvenirs, leurs nostalgies, leurs blessures. Ils habitent Agde, Béziers, Nîmes, Nice, Palavas-les-Flots, Toulouse, La Ciotat, Sète, Saint-Laurent-du-Var, Cannes-La-Bocca, L'Isle-sur-la-Sorgue.

Certains se sont installés en Espagne. Judith Soler vit au Canada depuis quarante-quatre ans. Certains se sont égarés à Paris, Maisons-Alfort ou Rosny-sous-Bois. Quelques phénomènes, plus rares encore, se sont perdus dans le nord, à Wambrechies, à Béthune, subissant dans cette situation une double peine. Les Hernando étaient un peu de ceux-là dans leur contrée picarde.

Sur ce site internet, Denise Bayona y recherche une amie d'enfance, Bernadette Berthier un voisin, un entrepreneur des anciens salariés. Manon

Marquez lance un appel à ceux qui ont connu ses grands-parents, de la famille là-bas : « je vous remercie de tout mon cœur car c'est important de savoir mon passé. » Albert Campillot recherche des pieds-noirs de Mostaganem qui habiteraient en Savoie.

D'autres ne recherchent rien, seulement des destinataires de leur « nostalgie » à travers des messages tels que : « adieu mon pays », « l'Algérie me manque ». Isabelle Fernandez écrit « qu'avec l'âge, on recherche ses racines. » Robert Cortès, qui se rend là-bas prochainement, propose de prendre des photos de sépultures pour ceux qui le souhaitent. Yves Florès témoigne : « je suis retourné là-bas en 1992. Ma parole j'ai retrouvé l'odeur. » Noël Grau aimerait « y retourner avant de partir. » Bertrand Llorens : « il n'est pas impossible que je me rende sur place avant de disparaître. »

Quelques-uns regrettent d'être partis trop tôt car nés trop tard : « je suis né à Mostaganem en 1962. Mes parents avaient un très beau magasin qui se situait rue Grosclaude. Je recherche des personnes qui les ont connus là-bas. À côté du magasin, il y avait une bijouterie. J'aimerais retrouver le nom des gens qui la tenaient. Je n'ai rien connu de tout ça et j'aimerais recueillir des témoignages. » Certains y affirment la fierté de leur origine : « vive la mouna, les oreillettes et la frita. Sans rire, ça vaut bien une tropézienne ou une poule-au-pot non ? ». Un certain Navarro mène son enquête : « je recherche les deux jeunes gens qui, depuis leur Vespa, ont tiré sur un jeune garçon (moi) en avril 1962 à la sortie de la ville dans la descente de la vallée Desjardins. Il n'est pas question de revanche, j'ai besoin de leur parler. Il y a trop longtemps que je vis avec ça. »

Puis vient le témoignage de Jean-Pierre. Il habite Bruyère-sur-Oise : « Je suis né à Picard, à 70 kilomètres de Mostaganem. Mon nom ne vous dit rien et pourtant il le devrait. Pour mémoire, dans la nuit du 31/10 au 01/11/54, avec mon ami Laurent François, nous cherchions du secours et il fut tué devant la gendarmerie de Cassaigne. Donc la première victime de la Guerre d'Algérie. Moi, je suis toujours là pour témoigner de ce que j'ai vécu mais les historiens ne me connaissent pas et de plus, la chape de plomb est toujours bien solide. »

Ce dernier témoignage date de 2010. La plupart des commentaires ont été mis en ligne entre 2010 et 2013. Presque plus rien depuis.

III

Colmar, 7 juillet 1962

Eloïne et Jean voyageaient parmi les vacanciers. Le visage luisant et blanc, les yeux cernés aux contours incertains, les cheveux courts plaqués sur les tempes, ils avaient le regard triste et perdu de ceux qui ne partent pas en congés mais en reviennent après vingt ans passés en bord de mer.

Le regard dur aussi, pour ne pas céder à la fatigue et à la tristesse, serrant parfois la mâchoire pour retenir les larmes. Les deux voyageurs n'avaient pas échangé un mot depuis le matin, trop épuisés pour exprimer quelque chose, éreintés par presque trois jours de trajet et de piétinements.

La lente arrivée du tortillard en gare de Colmar sonnait la fin d'un long périple et aussi leur premier soulagement. Ils réfléchiraient à la suite plus tard. Le temps de se laver, de manger un peu et dormir. Jetant un œil par la vitre lorsque le train s'approcha du quai, ils n'aperçurent pas leur grande sœur Rose ni son mari parmi les visages impatients et heureux de ceux qui accueillent des proches pour les vacances.

Le train arrêté, ils restèrent assis, laissant les voyageurs récupérer bruyamment leurs affaires dans les rires et l'excitation. Eloïne et Jean reprenaient pour quelques secondes leur souffle, réalisant le chemin parcouru, appréciant enfin l'immobilité et le calme dans le wagon. Ils n'étaient pas pressés. Ils l'avaient été seulement pour plier bagage.

Ils dégageaient aussi une odeur forte. Rester assis épargnait les passagers de cet inconfort qui les incommodait également. « Nous étions noirs comme des charbonniers », témoignera Eloïne.

Une fois le dernier voyageur sorti, ils se levèrent doucement, récupérèrent leurs bagages et descendirent consciencieusement les trois petites marches de la voiture pour éviter une chute probable. Ils marchèrent le long du train et stationnèrent au milieu du quai, reposant immédiatement les valises au sol pour économiser les forces restantes. « Tiens, voilà nos deux arabes », entendirent-ils dans leur dos, d'une voix à l'accent alsacien infalsifiable.

C'était François, leur beau-frère. Sa fraîcheur et sa tonicité contrastaient avec les mines défaites d'Eloïne et Jean, rassérénés et réjouis de ces retrouvailles. Lui si blond, si blanc, si alsacien, si étranger au début. Si familier aujourd'hui.

Il porta le maximum de bagages qu'il put jusqu'à sa voiture pour soulager les